

Lorsqu'on m'a invité à prendre la parole devant vous, j'ai d'abord été embarrassé. Que peut dire un philosophe — ou plus exactement, quelqu'un qui s'efforce de l'être —, sur ma présence dans cette assemblée de personnes qui se posent la question de la vérité ?

Pour répondre à cette question, un détour par l'histoire de la philosophie est nécessaire. Il se trouve que la même expression se trouve au cœur de l'une des plus grandes et les plus anciennes philosophies morales, chez Aristote, dans l'*Ethique à Nicomaque*. Que signifie-t-elle ?

Aristote parle d'une « vérité pratique » (*aletheia praktikè*, VI, 2, 1139 a 26-27) à propos de la prudence du juste. Il affirme que les deux aspects fondamentaux de la raison humaine, la raison théorique ou scientifique, et la raison pratique ou prudence « ont toutes deux pour tâche la vérité » (VI, 2, 1139 b 12). « Cette vérité est d'ordre pratique ». En effet, notre action peut se dire en termes de vérité ou de fausseté, car elle obéit à une certaine grammaire, qui ne se réduit pas à ce que nous disons. Lorsque j'agis, mon action signifie quelque chose. Anselme de Cantorbéry illustre ce point par un célèbre apologue : Si un inconnu vous conseille de prendre un certain médicament, mais qu'il refuse absolument de l'avaler lui-même, à quoi faut-il se fier, à sa parole, ou bien à son action ? Si vous êtes prudents, vous préférerez suivre son action que sa parole. Autrement dit, son action parle malgré lui, elle vous dit sa méfiance envers le poison qu'il est en train de vous donner. Bref, l'action a une certaine signification objective, qui peut recevoir un sens collectif et peut se dire en propositions cohérentes. Ou, comme le dit encore Aristote (*Ibid.*), dans l'ordre de l'action, la poursuite et le rejet sont l'équivalent de l'affirmation et de la négation dans l'ordre de la pensée. Pour que notre choix soit bon, « il faut qu'il y ait identité entre ce que la norme affirme et ce que notre désir poursuit » (1139 a 24).

Pour Aristote, une action juste est celle que poursuit un désir droit, et le désir droit se conforme à une norme droite de la raison. La parole, le langage, le raisonnement font apparaître ce qui est bon pour moi, et la vérité pratique a lieu quand mon désir poursuit ce qui lui est présenté comme vrai. Notre volonté n'est déclenchée que parce qu'elle est attirée par un objet désirable. Pourtant, l'homme ne poursuit pas ce qui est bon pour lui comme un objet quelconque de désir, mais parce qu'il suit la raison (Thomas, *Somme Théologique* I-II, 6, 2 ; I-II, 12, 5). Le caractère

d'obligation de l'action humaine se tire non de notre nature d'êtres vivants, mais de l'indication de la raison humaine (*Id.* I-II, 104, 1). Autrement dit, c'est la structure rationnelle de l'homme, animal symbolique, qui fonde l'obligation. Il y a bien un objet qui s'impose comme bon, et un devoir objectif qui m'oblige. Ce devoir est préalable à mon choix, mais il lui est présenté par la raison. Seule la raison peut lui donner un caractère normatif universel. Contrairement à ce que craignait Kant, ce n'est pas un simple fait empirique comme l'impulsion du désir ou la fréquence du plaisir, mais c'est un jugement universalisable. La nature des choses et le devoir de l'homme se rejoignent dans la raison humaine. L'objet de l'éthique peut être établi par l'argumentation. On peut donc parler de vérité dans son cas.

La raison est l'origine de notre liberté (Thomas, *De veritate* 24, 2), c'est pourquoi c'est aussi elle qui nous ordonne d'agir selon le bien le plus grand (Thomas, *S. Th.* II-II, 47, 7). La question « que dois-je faire » pose aussi la question : « qui veux-je donc être ? » Et celle-ci rebondit sur la question : « qu'est-ce qui est bon pour moi ? » Quelles sont les actions sur lesquelles j'oriente ma volonté? La découverte de la vérité et l'épanouissement de la liberté progressent du même pas. La morale est l'unité de nos fins et de nos convictions, elle culmine dans la coïncidence entre notre désir, et son objet véritable. Il ne s'agit donc pas d'imposer une vérité à qui que ce soit : saint Thomas disait que l'homme qui obéit aux commandements parce qu'ils sont d'origine divine et non parce qu'ils sont rationnels n'est pas encore libre (In II Cor. 2, 3*). Il s'agit de fonder l'éthique sur la nature rationnelle de l'homme, sur sa dignité et sur ses droits, sur ses besoins et sur ses désirs, en structurant la cohérence entre les différents biens ainsi dégagés par l'argumentation et le discours rationnel.

La morale s'organise donc comme la cohérence rationnelle des différents biens hiérarchisés, articulés entre eux et reconnus comme vrais pour la nature de l'homme. Comme le dit Augustin, dans les *Confessions*, (X, 23, 33) le bonheur que nous poursuivons, c'est la joie qui naît de la vérité. En effet, les hommes préfèrent se réjouir de la vérité plutôt que de l'erreur : « J'ai connu bien des gens qui voulaient tromper ; mais être trompé, personne. Où donc ont-ils pris connaissance de cette vie heureuse, sinon là même où ils ont pris connaissance de la vérité ? Car ils aiment aussi la vérité elle-même, puisqu'ils ne veulent pas être trompés ; et

lorqu'ils aiment la vie heureuse qui n'est pas autre chose que la joie de la vérité, ils aiment évidemment aussi la vérité ». On ne peut pas trouver longtemps son plaisir dans l'erreur ; celle-ci s'auto-réfute rapidement en raison de son incohérence : seule la vérité donne une joie véritable.

Ibn-Rushd (Averroès) affirme que « l'action de l'intellect, quand elle est contraire à la raison, sera une raison sans intellection, et sans vertu morale » (*In Moralia Nicomachia Expositione*, Venise, 1562, p.82, v° I). Autant dire une action absurde. L'éthique peut donc trouver sa cohérence sur la base du principe de contradiction. Elle n'a de sens que dans l'élément objectif du langage. La loi morale n'est pas une simple règle de conduite, elle s'organise en un discours, un langage, une vie spirituelle. Elle obéit donc à toutes les règles de l'argumentation, qu'il s'agisse de l'analyse logique ou des procédures de dialogue entre les citoyens.

En effet, la cohérence rationnelle de l'éthique implique la référence à autrui : tout langage suppose une coexistence, une communauté entre les hommes. Le langage s'adresse à un visage. Car c'est finalement la relation entre les hommes qui réalise la liberté : la liberté de chacun est structurée par sa rencontre avec autrui. Aucune liberté singulière n'existe si elle ne respecte la personne d'autrui. Comme l'a écrit Lévinas : « Voir un visage, c'est déjà entendre : « Tu ne tueras point » » (*Difficile liberté*). La hauteur des exigences de l'éthique est donc proportionnelle à la dignité qu'elle reconnaît à la personne humaine.

Le plus mystérieux reste alors de comprendre pourquoi nous ne pouvons pas parvenir à la plus haute liberté et pourquoi nous n'acceptons pas facilement cette idée d'une vérité éthique.

Il me semble qu'il y a à cela deux raisons. — 1. Nous n'aimons pas la liberté. Celle-ci s'accompagne d'un cortège d'angoisse, de doutes et de frustrations. Nous ne voulons pas être libres, car si nous le voulions vraiment, nous le serions. Or nous ne le désirons pas totalement. Parce que nous ne recherchons pas la cohérence dans nos choix de vie, nous avons des volontés contradictoires, qui s'entravent mutuellement. Nous sommes condamnés à des plaisirs fugaces, parce que nous n'arrivons pas à en vouloir de plus grands. Nous avons du mal à admettre que nous sommes libres, c'est pourquoi nous secrétons les idéologies qui nous permettent de marcher au pas. D'où ce phénomène étrange : l'homme préfère subir sa vie que la construire. Et reconnaissons-le, pour n'avoir pas à choisir, l'homme préfère parfois s'en remettre aux Eglises comme à des idéologies. Bref, la

liberté nous fait peur parce qu'elle est difficile. Au contraire, seule une remise en cause perpétuelle nous révèle à nous-mêmes.

— 2. Il en va de même pour la vérité. Notre rapport envers elle est ambivalent. Même si, du bout des lèvres ou du fond du cœur, nous « désirons » la vérité, il y a aussi toute une partie de nous-mêmes qui la hait. C'est l'énigme qu'Augustin lui-même a constatée : si l'on désire le bonheur qui vient de la vérité, pourquoi nous arrive-t-il de haïr certaines vérités ? Précisément parce qu'en principe tout le monde aime la vérité : « ceux qui aiment autre chose que la vérité, veulent que ce qu'ils aiment soit la vérité ; aussi, parce qu'ils n'admettraient pas de se tromper, ils n'admettent pas d'être convaincus qu'ils se sont trompés. C'est ainsi qu'ils haïssent la vérité à cause de cette autre chose qu'ils prennent pour la vérité et qu'ils aiment. Ils aiment la vérité quand elle brille (*lucens*), ils la haïssent quand elle les accuse (*redarguens*) ; car, ne voulant pas être trompés et voulant tromper, ils l'aiment quand elle se signale, elle, et la haïssent quand elle les signale, eux » (X, 23, 34). La vérité que nous aimons, c'est notre vérité, c'est une valeur. Quand nous l'aimons, nous nous aimons nous-mêmes. Nous aimons la vérité quand nous pouvons la saisir comme un objet, mais nous n'aimons pas quand elle nous saisit, nous précède et nous surplombe. Nous n'aimons pas qu'elle mette en lumière toutes nos contradictions. Nous haïssons la vérité qui entre en contradiction avec nos valeurs.

En proclamant le lien entre vérité et liberté, le christianisme ne professe pas une doctrine propre aux chrétiens, ou une sorte de règlement intérieur. Il ne dit pas davantage que la vérité est une sorte de loi divine qui s'imposerait à tous les hommes, ce qui serait aliénant et nous inciterait à le réfuter. Certes, cela reste difficile à penser. Mais il nous indique que le bien s'impose à l'homme comme une vérité objective, non pas comme un fait expérimental et naturel, mais parce qu'il est rationnel. Le bien est dégagé par une argumentation, et présenté au débat politique. Il n'est donc pas contraire à notre nature, qui est d'être libres. Ainsi, le christianisme se borne à rappeler un bien commun de l'humanité. Il le donne à méditer, avec une sorte de simplicité rayonnante, dans cette belle formule : « La vérité vous rendra libre » (Jean 8, 32).